

Articoli/Articles

ANNE D'AUTRICHE ET L'HISTOIRE NATURELLE
DU CANCER DU SEIN AU XVII^{ÈME} SIÈCLE EN FRANCE

PHILIPPE CHARLIER

Laboratoire Anthropologie, Archéologie, Biologie (LAAB)

Université Paris-Saclay (UVSQ), Versailles, F

Musée du quai Branly - Jacques Chirac, Paris, F

Fondation Anthropologie, Archéologie, Biologie (FAAB)

Institut de France, Paris, F

Corresponding Author: ph_charlier@yahoo.fr

SUMMARY

*ANNE OF AUSTRIA AND THE NATURAL HISTORY OF BREAST CANCER
DURING THE XVII CENTURY IN FRANCE*

Through the example of Anne of Austria's disease (1601-1666), we will see how the physio-pathological and therapeutic concepts of breast cancer evolved in this pivotal period that was the second half of the 17th century in France. We will also be interested in the political meaning of cancerous disease, and the food therapy that meets the belief of cancer-animal.

Introduction

Le diagnostic du cancer du sein sur des restes humains anciens est extrêmement difficile: la glande ne se conserve pas (sauf momification ou pétrification) et, en cas de diffusion de la maladie sous la forme de métastases à distances, leur aspect lacunaire radio-transparent (ou parfois radio-dense) n'est pas pathognomonique et n'autorise pas un diagnostic de certitude quant au siège primitif de la tumeur. L'emploi de marqueurs immunologiques ou protéiques

Key words: Diagnostic rétrospectif - Histoire de la médecine - Paléopathologie - Pathographie

pourrait être requis, mais la morphologie reste, jusqu'à preuve du contraire, le meilleur moyen de poser un diagnostic de certitude sans crainte d'un faux positif.

L'icono-diagnostic peut également être un moyen d'investigation, en posant un regard médical sur des figurations humaines au sein desquelles une lésion pathologique peut n'être pas visible de l'œil du profane: il en est ainsi de la tache bleuâtre sur le sein gauche de la Fornarina, dans le portrait que Raphaël fit de sa maîtresse (vers 1518, Palazzo Barberini, Rome).

Naissance d'une nosologie moderne du cancer en Europe

Sous Vésale (1514-1564) puis Fallope, son principal élève (1523-1562), le traitement des cancers se limite à l'application d'onguents ou à des gestes chirurgicaux radicaux (excision large, cautérisation) décrits notamment dans son *De ulceribus* (Venise, 1566).

L'évolution du concept de cancer a évolué en parallèle de celle des avancées anatomiques, principalement la description de plus en plus précise du système lymphatique: Gaspard Aselli (1581-1625) est le premier à identifier ce réseau auparavant inconnu, bientôt suivi par Jean Pecquet (1622-1674) qui décrit le canal thoracique dans son *Experimenta nova anatomica, quibus incognitum hactenus chyli receptaculum, et ab eo per thoracem in ramos usque subclavios vasa lactea deteguntur. Ejusdem Dissertatio anatomica de circulatione sanguinis et chyli motu* (Paris, 1651). Fabricius Hildanus (1560-1634), lui, pratique la dissection de ganglions lymphatiques axillaires chez des patientes atteintes de cancer du sein et note une extension de la maladie par cette voie (diffusion à distance, sans continuité) dans son *Traité de la gangrène et du sphacèle* (1597). Mais c'est à Marco Aurelio Severini (1580-1656) qu'on doit la première classification moderne des tumeurs du sein (bénignes et malignes) dans son *De recondita abscessuum natura* (1632): inventeur (ou diffuseur ?) de l'analgésie par le froid, il re-

commande d'extirper les tumeurs dures du sein avant une dégénérescence ultérieure.

Le XVII^{ème} siècle voit radicalement changer le concept de cancer, qui passe d'une maladie de type "parasitaire" (le cancer se développe aux dépens de son organisme-hôte en se nourrissant des tissus environnants et des nutriments de sa cible) à "maladie contagieuse". Conséquence directe de la diffusion de cette théorie: l'éviction des cancéreux hors des enceintes hospitalières classiques... et la construction, par réaction, d'institutions spécialisées dans l'accueil des patients porteurs de tumeurs (comme à Reims, par exemple, sous l'impulsion du chanoine Godinot (1661-1739) en 1740).

Anne d'Autriche: début de la maladie et affaire d'Etat

En novembre 1664, les lecteurs de la *Gazette* apprennent, catastrophés, que la mère du roi, Anne d'Autriche, est malade: tumeur cancéreuse du sein droit. Elle a 62 ans et d'origine espagnole. Ses facteurs de risque sont deux grossesses menées à terme (Louis et Philippe, respectivement en 1638 et 1640, c'est-à-dire à l'âge de 37 et 39 ans) et 2 ou 4 fausses-couches. Aussitôt, la maladie de la Reine-Mère devient une affaire d'état et, une fois que le diagnostic a été établi, plutôt que de s'en remettre aux médecins pour assurer la guérison, on se tourne vers Dieu. Il faut dire qu'à l'époque, le pronostic est sombre: pas de traitement curatif expressément reconnu, uniquement des soins "de confort" tous plus mutilants les uns que les autres, à commencer par l'amputation du sein au fer chaud. Pour éviter d'en arriver à cette extrême limite, c'est l'ensemble de la nation qui est appelée à prier pour la Reine-Mère, comme on peut le lire dans la *Gazette* du 22 novembre 1664:

Le 18 [octobre], les prières de quarante heures furent exposées en toutes nos églises, par l'ordre de notre archevêque, pour demander à Dieu la conservation d'une personne si chère; et pour n'oublier aucune des précautions que la piété demandait, on apporta le soir le Saint Sacrement à la

Reine. Ce prélat l'ayant été prendre en ladite église de Saint Germain, paroisse de Leurs majestés, l'apporta sous un dais soutenu par les Ducs de Noailles et de Saint Agnan, précédé des Confesseurs de Leurs Majestés, des Officiers de la Chapelle, chacun un cierge à la main, de tous les Pages de la Chambre, de la Grande et Petite Écurie, de celles des Reines, de Monsieur, de madame, des Princes du Sang, et de tous les Seigneurs de la Cour, chacun portant un flambeau de cire blanche: comme, aussi, de tous les Gardes du Corps, et de la Reine Mère, des Cent Suisses, et des Gardes du Grand Prévôt, pareillement, chacun avec un cierge. Monsieur suivait le Dais, avec le Duc d'Enghien, les Maréchaux de France, et une infinité d'autres personnes notables, tous avec des cierges. Le Saint Sacrement étant arrivé aux Bâtimens du Louvre, le Roi, accompagné du prince de Condé et de quantité d'autres seigneurs, le reçut avec la piété d'un fils aîné de l'Église: et Madame, avec les Princesses du Sang, et toutes les Dames de la Cour, l'ayant, aussi, reçu, le suivirent, ainsi que Sa Majesté, au milieu d'une double haie de flambeaux, en l'Appartement de la Reine, où était la Reine-Mère. Après que cette illustre malade l'eut reçu avec une dévotion exemplaire, le Roi l'accompagna jusqu'en ladite église de Saint-Germain: sur les avenues de laquelle il se trouva une foule de peuple extraordinaire, et qui faisait aisément la démonstration du soin qu'il prenait pour la santé d'une si grande et si bonne personne. Sa majesté extraordinairement touchée de sa maladie, et qui lui rend tous les soins imaginables, s'étant dès le 18 portée de son mouvement à recourir aussi à l'intercession de Sainte Geneviève, patronne de cette ville et du royaume, envoya en cette abbaye l'Abbé le Camus, l'un de ses Aumôniers, pour en faire descendre la Chasse, et l'exposer à la vénération du peuple. Ensuite, Elle envoya au Parlement, pour lui faire savoir la nécessité qu'il y avait que cela se fit sans délai, et sans les autres cérémonies ordinaires: sur quoi ayant été ordonné que cette Chasse serait descendue pour être visitée par les Processions de toutes les églises de la ville et des faubourgs, la chose fut exécutée le 19, après une messe solennelle: et depuis, les Processions ont journellement été devant ladite Chasse, suivant les mandemens de l'Archevêque de Paris, lequel à la tête de sa Cathédrale, y alla le 20, et y officia pontificalement. Le Roi y fut le même jour entendre messe, chantée par la Musique de sa Chapelle: et la Reine Mère y signala, aussi, sa piété, comme firent Monsieur et Madame, Madame la Duchesse Douairière d'Orléans, Mademoiselle d'Alañon, toutes les autres Princesses et Dames de la Cour, les Ambassadeurs des Princes Étrangers et une foule incroyable de Peuple,

néanmoins avec tout le bon ordre imaginable, par les soins du Lieutenant Civil, du Lieutenant Criminel, du Procureur du Roi et d'autres Officiers du Châtelet. Le Roi, la Reine Mère, et Monsieur ont, aussi, été tous les jours à la messe en l'Église des Prêtres de l'Oratoire: où cette Princesse retourne, les soirs, à la Bénédiction du Saint Sacrement que l'on y tient exposé, ainsi qu'en toutes les autres Églises dans lesquelles il se fait un continuel et merveilleux concours de Peuple: et les prières de tous les gens de bien ont eu tant de succès que l'on ne doute plus que Dieu ne bénisse les soins que les premiers médecins de Leurs Majestés prennent d'une santé si précieuse, par les apparences que nous avons déjà qu'elle sera bientôt le juste sujet d'une joie extraordinaire de toute la France¹.

Errance thérapeutique

Nous avons cité ce texte *in extenso* pour bien montrer la “pompe morbide” qui entoure cette annonce de diagnostic: à ce véritable arrêt de mort qu'est le diagnostic du cancer du sein chez la reine, répond l'organisation de ce cérémonial qui n'est pas sans rappeler des funérailles royales avec la procession du cadavre jusqu'à sa sépulture. C'est presque comme si on rendait un hommage politique à la reine selon une pompe funèbre.

Les numéros ultérieurs de la *Gazette* rapportent d'innombrables expositions du Saint-Sacrement, processions, prières publiques, vénération de reliques destinées à “demander à Dieu la santé de cette Princesse” (Thouars, Rennes, Le Mans, Troyes, Langres, Reims, Rouen, Lisieux, Chartres, Paris, Aix-en-Provence, Bayeux, Arras, Poitiers, Soissons, Compiègne, Saint-Denis, etc.). L'ensemble du maillage territorial français est mobilisé pour protéger, par des rituels magico-religieux, le corps de la reine. C'est une guerre symbolique entre la divinité et la maladie.

Malgré tout, l'évolution du processus tumoral va être relativement rapide: très vite, les pansements ont du mal couvrir l'inflammation qui gagne tout le volume du sein. Et face à la maladie, les praticiens directement rattachés à la Reine sont impuissants: Claude Séguin

(1596-1681), son médecin personnel, place la saignée au cœur de tout son arsenal thérapeutique (ce qui ne fait qu'affaiblir la patiente et précipiter sa fin). Antoine Vallot (1594-1671), premier médecin du roi, applique de la ciguë sur le centre de la tumeur: depuis l'Antiquité, la ciguë est connue pour "refroidir" l'organisme, et son emploi en topique vise clairement, dans l'esprit de la pharmacopée du XVII^{ème} siècle, à glacer la tumeur, c'est-à-dire à littéralement la "figer" (empêcher sa croissance et sa dissémination). Claude Gendron (1633-1730), médecin de Monsieur Frère du Roi, originaire de Montpellier, confirme le diagnostic fatal et ne propose aucun traitement curatif. Devant l'inefficacité de tous les traitements disponibles, chacun y va de sa petite proposition, entre gri-gri et recette de grand-mère: parmi d'autres, un curé originaire de la région d'Orléans offre à la reine du sel géologique du lac Erié (actuel Canada) théoriquement capable de pétrifier le cancer... Un autre curé présente une pommade à base de belladone et de cendres de roche de la Beauce... sans succès évidemment. Le 27 mai, alors qu'elle séjourne au château de Saint-Germain-en-Laye, on constate une douloureuse plaque rougeâtre sur son bras et son épaule; le diagnostic d'érysipèle est posé et, pour la soulager, il est décidé d'inciser ladite plaque. Il en s'écoula un liquide sanglant qui ne la soulage qu'à peine... mais sa pâleur est extrême et beaucoup (à commencer par Madame de Motteville) pensent que la reine ne passera pas la nuit. Mais elle survit.

Thérapie alimentaire

Parmi les traitements essayés par la reine, il faut retenir la thérapie alimentaire: on considère alors que le cancer est un être vivant qui se nourrit aux dépens de l'organisme où il se développe. En le nourrissant (en déposant dans la cavité ulcérée de la tumeur un morceau de viande de bœuf, par exemple), on espère qu'il s'en nourrira au profit de l'organisme humain. Les manuels de médecine de l'époque rapportent de telles pratiques qui perdurera jusqu'au début du XIX^{ème}

siècle. Ainsi, dans *Le médecin et la chirurgie du pauvre* (1741): “Quand le cancer est ouvert, il faut prendre un crapaud tout vivant, sans lui couper quoi que ce soit, et l’appliquer immédiatement sur la partie, un gros si la plaie [cancer ulcéré] est grande, et un petit si elle est petite. Quand il sera appliqué, il le faudra bien bandé pour l’y faire tenir, afin que le crapaud ne vous nuise pas en le prenant; il le faut prendre par-dessus le dos avec un linge, et l’appliquer avec le même linge qui vous servira pour le couvrir, et vous le laisserez sur la plaie pendant 24 heures. Quand vous l’ôterez il faudra prendre garde s’il est mangé [par le cancer], car s’il n’est mangé, c’est un témoignage que le chancre est mort, et pour lors, vous panserez la plaie avec l’emplâtre noir de charpie. Pourtant pour bien s’assurer si le chancre est mort, il faut encore appliquer d’autres crapauds jusqu’à ce que vous remarquiez qu’ils ne sont plus mangés; car lorsqu’ils ne le sont pas, c’est une marque infallible que le chancre est mort. Cette recette a été expérimentée avec cette méthode sur une fille, et sur d’autres personnes avec succès”². Pas chez la reine.

Le choix du crapaud n’est pas anodin: des préparations à base de cloporte, de crapaud, de serpent, de taupe sont utilisés dans ces recettes médicinales. Toutes se rapportent à des animaux associés à la terre, au monde souterrain ou de la sorcellerie. Mais au-delà de ce symbolisme chthonien (qu’il soit infernal ou diabolique), réside l’idée qu’il faut nourrir le cancer avant que le cancer ne ronge le patient. De fait, d’autres recettes existent, chacune chargée de satisfaire “l’animal”, voire même de l’extirper *manu militari* en excitant sa gourmandise: “Prenez un crapaud, de ceux qui se trouvent sous la sauge, qui sont noirs. Il faut qu’il soit nourri; on le mettra tout vivant entre deux plats de terre dans un four chaud ou dans un pot de terre lutté, pour l’y laisser mourir et s’y dessécher, en sorte qu’on puisse le mettre en poudre déliée. On saupoudre tous les jours la plaie de cette poudre; le quatrième jour, il faut tenir sous ladite plaie une écuelle pleine d’eau, et quand on la découvrira, il en doit sortir un animal, de la

longueur et grandeur d'une aveline [noisette], qu'il faut faire tomber dans l'eau; s'il ne tombe pas le quatrième, ce sera quelqu'un des jours suivants; de sorte qu'il faut toujours tenir l'écuelle dessous la plaie, jusqu'à ce qu'il soit tombé, et quand il le sera, le mal guérira promptement. Il ne faut saupoudrer la plaie qu'une fois le jour, et ne la point découvrir que quand on la voudra saupoudrer"³.

Et si l'on n'a pas de crapaud sous la main, d'autres préparations sont possibles, toujours destinées à "gaver" l'animal-cancer pour mettre à l'abri l'organisme sur lequel il se développe:

Il faut prendre de la farine, avec de la bière et un peu d'eau, en former une espèce de bouillie que vous mettrez dans un petit linge ou sachet de toile claire et déliée, en sorte que la crème de cette bouillie puisse facilement sortir à travers. Vous appliquerez ainsi ce cataplasme sur le mal, et le renouvellez deux à trois fois le jour, en sorte qu'à chaque fois vous mettiez un nouveau linge, ou du moins que vous l'ayez bien nettoyé et lavé avant que d'y mettre de la nouvelle bouillie. La raison pourquoi on se sert de ce remède, c'est que dans le cancer il y a un ver qui ronge et mange la chair, lequel trouvant de l'appas et de la nourriture qu'il aime dans cette bouillie, comme l'expérience l'a fait connaître, il s'engage insensiblement dans la bouillie et dans le linge, et en renouvelant souvent l'application de ce remède, on le tire dehors de la chair qu'il infectait et qu'il mangeait. Quand on s'apercevra que ce ver ne mangera plus la chair, pour la faire revenir plus promptement, on se servira de quelque bon onguent ou bon baume vulnérable, qui guérira le mal. L'expérience de ce remède est très facile à faire et sans aucun danger⁴.

Derniers traitements et agonie terminale

En mars 1665, on fait venir un praticien lorrain, Pierre Alliot (1610-1685) accompagné de son fils Jean-Baptiste (1639-1729), tout frais diplômé en médecine. Le père est fameux, à l'époque, pour la publication récente d'un opuscule dans lequel il propose de soigner le cancer sans amputation mais en usant d'une poudre de sa composition⁵. Il s'agit d'une pâte à base d'arsenic: "du sulfure rouge

d'arsenic dissous dans l'eau-forte et ensuite précipité par l'addition de vinaigre de saturne": cette substance est censée ramollir et mortifier les chairs tumorales (celles-ci pouvant éventuellement être excisées *a posteriori* par une lame de couteau). Le fils reprendra le flambeau de spécialiste des tumeurs (peut-on déjà parler d'oncologie ?) en publiant en 1697-1698 un *Traité du cancer*. L'approbation de la Faculté de Médecine de Paris de cet ouvrage témoigne bien de la querelle qui oppose Anciens et Modernes dans la compréhension du mécanisme du cancer, mais aussi dans les thérapies à employer; elle éclaire également la montée en puissance du corps des chirurgiens (considérés comme des charlatans obsédés par leurs couteaux) face à celui des médecins (pondérés, lettrés et raisonnables):

Cet ouvrage servira à rendre sages les jeunes chirurgiens qui, ne voyant pas toutes les difficultés qui arrêtent un habile homme dans l'extirpation du cancer, franchissent trop hardiment le pas. Il servira aussi à mettre les malades sur leurs gardes, pour n'être pas les dupes de certaines gens qui, vantant extrêmement leur savoir et méprisant celui des autres, sont aussi ignorants de l'art de guérir cette maladie que hardis dans leurs promesses⁶.

Très clairement, Alliot père et fils sortent du lot en considérant l'origine des cancers non comme un corps étranger (un animal parasite rongeur les chairs) mais comme une anomalie des tissus causée par des acides:

Le cancer en général a son origine dans une glande dont le tissu a été dérangé par quelque corps, froissement ou contusion, ou même un referment d'humeurs, et dont les fibres ont été froissées ou dérangées⁷.

Ils reconnaissent des cas de cancers héréditaires, présentant la même symptomatologie et le même siège anatomique de génération en génération au sein de la même famille. Ils décrivent aussi le système des métastases et des récives tumorales après extirpation chirurgicale de la tumeur principale⁸.

Malgré tout, après un début d'amélioration de l'état clinique de la reine, son état empire. En août, l'ensemble du sein est gangréné, et les cataplasmes à base de chaux qu'on y dépose sont à nouveau sans effet, mais également particulièrement douloureux. À la fin du mois, devant l'avancée de la maladie, mais aussi devant l'insistance des proches, la reine consent au traitement sanglant (méthode préconisée par Helvétius): la tumeur est "refroidie" puis découpée par tranches: médecins, chirurgiens, familiers et membres de la Cour assistent à ce qui ressemble plus à une boucherie qu'à de la chirurgie au sens moderne.

Le 20 janvier 1666, considérablement amaigrie, atteinte désormais à l'autre sein mais aussi aux poumons, peu calmée par la morphine extraite des jus de pavot, elle finit par mourir, mais demande, tant la souffrance a été forte de son vivant qu'à son embaumement on ne prélève que son cœur pour le déposer au Val-de-Grâce, laissant le reste du cadavre intact.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

- Alexandre D, *Le médecin et la chirurgie du pauvre*. Paris. 1741.
Alliot JB, *Traité du cancer*. Paris: François Muguet; 1698.
Alliot P, *Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus, ducibus itineris Hippocrato et Galeno, ad chirurgiae studiosos a Petro Alliot, Ducis a Lotharingia consiliario et medico ordinario*. Bar-le-Duc. 1664.
Calmet D, *Bibliothèque lorraine*. Nancy: A Leseure; 1751. col. 39.
De La Varende J, *Anne d'Autriche*. Paris: Flammarion; 1938.
Dulong C, *Anne d'Autriche, mère de Louis XIV*. Paris: Perrin; 2000.
Kleinman R, *Anne d'Autriche*. Paris: Fayard; 1993.
Michaux G, *Un bénédictin lorrain auteur d'un Traité du cancer en 1698*. Académie Nationale de Metz 1996;9:9-24.

1. Gazette du 22 novembre 1664. pp. 1157-1158.
2. Alexandre D, *Le médecin et la chirurgie du pauvre*. Paris. 1741. p. 414.
3. Ibid., pp. 414-415.
4. Ibid., pp. 415-416.

Anne d'Autriche et l'histoire naturelle du cancer du sein

5. Alliot P, Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus, ducibus itineris Hippocrato et Galeno, ad chirurgiae studiosos a Petro Alliot, Ducis a Lotharingia consiliario et medico ordinario. Bar-le-Duc. 1664.
6. Alliot JB, Traité du cancer. Paris: François Muguet; 1698. p. 17.
7. Calmet D, Bibliothèque lorraine. Nancy: A Leseure; 1751. col. 39.
8. Michaux G, Un bénédictin lorrain auteur d'un Traité du cancer en 1698. Académie Nationale de Metz 1996;9:9-24.

Revised: 27.09.2019

Accepted: 30.11.2020

